L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 27 OCTOBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans/La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 27 OCTOBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

PERMUTATION DE ROLES.

Nous sommes de vieux et vrais démocrates, tout le monde le sait. Notre langage n'a jamais donné à quiconque le droit d'en douter. Cela ne nous a, cependant, jamais empêchés de signaler l'aveuglement de certains meneurs, malheureusement trop puissants, qui, par leurs mesures maladroites, anti-patriotiques et, surtout, profondément impopulaires, ont mis le parti à deux doigts de sa perte. On en voit les conséquences, à l'heure prrsente. D'abord, le parti s'est divisé en deux camps: d'un côté, les partisans d'un libre-échangisme effréné qui fait le vide dans le Trésor et ruine les industries nationales; de l'autre, ceux d'un retour loyal et franc aux anciens droits d'entrée qui avaient fait la fortune du pays, grossi sans cesse les recettes du Trésor et prodigieusement développé la production manufacturière. De plus, les populations qui sont, parmi nous, foncièrement protectionnistes, ont tourné le dos à un parti qui blesse leurs opinions et nuit à leurs intérêts.

Le rôle des Démocrates était pourtant bien facile à jouer. Les républicains avaient commis fautes sur fautes; ils avaient mis le trésor à sec, créé des monopoles ruineux pour les masses productrices et consommatrices, et placé certaines industries, telles que celle du sucre, dans une position fausse qui les rendait impopulaires.

Qu'avaient à faire les démocrates pour reconquérir leur ancienne popularité ? Tout simplement, redresser ces erreurs, corriger toutes ces fautes, et en revenir aux anciennes habitudes fiscales, aux anciens droits douaniers, que tout le monde acceptait, parce que tout le monde y trouvait son avantage.

C'est — justement le contraire qu'ont fait les démocrates; au lieu de remédier au mal, ils l'ont aggravé; ils se sont mis à dos nous ne savons combien d'industries, devenues les victimes de leurs mesures plus funestes encore que maladroites.

Qu'arrive-t-il, à l'heure qu'il est ? Les républicains, — dont les démocrates s'amusent à faire le jeu depuis bientôt trois ans, éclairés enfin sur leurs sottises passées, par les conséquences cruelles qu'elles ont eues pour eux, s'emparent du rôle qu'auraient dû jouer leurs adversaires, en arrivant au pouvoir. Ce sont eux, aujourd'hui, qui se posent en sauveurs du pays. Ils avaient ruiné le Trésor; ils se déclarent prêts à rétablir les droits d'entrée qu'ils avaient supprimés eux-mêmes. Les démocrates avaient, par une lésinerie inconcevable, laissé en souffrance tous les grands travaux publics. Les républicains entendent les reprendre, en sous-main, pour leur compte et à leur profit. En d'autres termes, tout ce qu'avait à faire le parti démocrate, et qu'il n'a pas fait, les républicains s'en chargent et veulent s'en attribuer l'honneur.

N'est-ce pas, en effet, ce qu'ils s'apprêtent à accomplir ? N'est-ce pas ce que se propose, par exemple, M. Quay, quand il suggère d'en revenir aux droits d'entrée sur les sucres ? En vérité, il n'est pas possible de se montrer plus maladroits que les démocrates, de jouer ainsi à pile ou face la popularité dont ils jouissaient si justement, et un pouvoir qu'ils avaient si glorieusement conquis.

Les mémoires de M. Henri Rochefort.

Le Jour vient de commencer la publication des *Mémoires* de M. Henri Rochefort. Il est toujours bon de garder quelque méfiance à l'égard de toute espèce d'autobiographie; il est meilleur d'en avoir encore davantage à l'égard d'une autobiographie imprimée du vivant même de son auteur. En ce qui concerne celle-ci, on a toujours connu M. Henri Rochefort comme doué d'une imagination si puissante qu'il sera peut-être prudent de ne pas trop admettre sans contrôle l'authenticité documentaire de ses récits.

Ce que l'on y trouvera probablement en revanche, ce sera l'homme tout entier; dès les premières pages, dès la préface, il apparaît déjà avec son allure moitié vaudevillesque, moitié mélodramatique; il raconte que, tout enfant, son père le menait aux répétitions des œuvres que jouaient Mlle Fargueil ou Mme Doche; son œil dès lors semble s'être habitué à considérer le monde comme une succursale des planches où se déroulaient les admirables et fantastiques aventures des théâtres du boulevard; spontanément, sincèrement, il entra dans la vie comme un acteur prend un rôle dans une pièce de l'Ambigu, et, si cette conception de l'existence manque quelque peu de sérieux, elle nous aura au moins valu un des types les plus amusants, les plus étranges, les plus romanesques de la société contemporaine.

M. Henri Rochefort a fait de l'opposition républicaine sous l'Empire; de l'oppositions plébiscitaire sous la République; le jour où le général Boulanger eût triompher, on aurait vu sans doute son ex-ami mener brillamment la campagne antiboulangiste. Il a eu des duels, tant et tant qu'on ne saurait les compter; il a été exilé, déporté, condamné à mort; il a réussi des évasions à la manière de Latude et non inférieures en pittoresque à celle de ce légendaire personnage. Et, en définitive, son influence politique s'effacera vite; ses œuvres d'écrivain ne dureront pas; son genre d'esprit passera de mode. Mais lui-même demeurera comme un des plus beaux héros de feuilletons dont les aventures puissent illustrer dans l'avenir le rez-de-chaussée d'un journal.

Grand bruit autour d'une affaire.

Il vient de se passer près d'Oran un fait qui rappelle l'affaire du capitaine Doineau en 1856. Un officier du 2e tirailleurs algériens a été arrêté pour avoir fait assassiner, par deux hommes de sa compagnie, un caïd des environs d'Ammi-Moussa. Il faut ajouter bien vite que cet officier est un lieutenant indigène. Le capitaine Doineau, nommé plus haut, était un brillant officier d'état-major et chef à 28 ans de bureau arabe de Tlemcen: il fit assassiner le 12 avril 1856, dans la diligence de Tlemcen à Oran, Si Mohammed-ben-Abdallah, aga des Beni-Snous, avec lequel il avait des démêlés et son interprète. Par malheur, un négociant français, qui se trouvait dans la diligence, reçut le ricochet d'une balle. "Il n'y a qu'un Dieu, disait l'aga décoré, qui avait fait le coup, et Doineau est le capitaine; qu'on en dise tout ce qu'on voudra, c'est lui qui a ordonné l'assassinat et qui nous l'a ordonné le sabre sous la gorge." Condamné à mort, le capitaine Doineau bénéficia d'une commutation de peine, et en 1861 de grâce entière. Il passa en Egypte et revint en France en 1870, où il prit vaillamment part à la défense de Paris.

LA SCIENCE !

Un savant anglais, doublé d'un clergyman, vient de démontrer par A plus B que le foyer de chaleur solaire ne peut toujours durer, et qu'au bout de 10,000,000 d'années, il sera incapable d'entretenir sur notre terre une température suffisante pour y conserver la vie humaine.

—Allons, tant mieux ! Nous voici légèrement rassurés sur l'existence de nos enfants et petits-enfants, pendant un nombre assez convenable de générations. C'est égal, pendant qu'il y était, le révérend en question aurait dû nous dire depuis combien de millions d'années, le soleil échauffe notre boule ronde.

Nous pourrions alors, au moyen d'une petite soustraction, calculer juste le nombre d'années d'existence qu'il reste à notre étéressante race. Si par hasard, nous arrivions à découvrir qu'il y a quelque chose comme 9,999,900 ans que le soleil sert de poêle à notre planète, cela deviendrait passablement inquiétant, sinon pour nous, au moins pour notre progéniture.

Mort de Mme James B. Eustis.

Nous avons été douloureusement surpris d'apprendre, par le câble, la mort de Mme Eustis, épouse de M. James B. Eustis, notre ambassadeur à Paris, mort survenue de la façon la plus inattendue en Irlande, à Rotooth, à 6 heures hier matin.

La très succinte dépêche dit que Mme Eustis qui, tout récemment encore, jouissait, apparemment, d'une parfaite santé, a succombé à une affection cardiaque aggravée d'une pneumonie. Elle était auprès de sa fille malade, Mme George Eustis.

Cette nouvelle a causé à la Nouvelle-Orléans la plus poignante émotion, car la famille Eustis y est très aimée.

Mme Eustis était une demoiselle Buckner, fille d'un des plus riches planteurs de la Louisiane. Après avoir brillé dans le monde, s'y être fait beaucoup admirer, par les charmes, les séductions de sa personne, la finesse de son esprit, elle épousa M. James B. Eustis, un des hommes les plus marquants de notre pays, et en eut cinq enfants dont quatre lui survivent: M. Newton Eustis, sous secrétaire de la légation américaine à Paris, James B. Eustis jeune, avocat à Boston, Mme George Eustis et Mlle Célestine Eustis.

La défunte, dont nous garderons toujours un aimable souvenir, était une des femmes les plus heureusement douées que nous ayons connues. Avant d'aller à Paris comme ambassadrice, elle habitait Washington; son mari alors représentait la Louisiane au sénat des Etats-Unis; et il nous souvient de la grâce charmante, de la rare distinction avec laquelle elle faisait les honneurs de son hospitalière, de son opulente demeure, *vera incessu patuit dea.*

Rien encore n'est au de ses obsèques; mais on croit que son corps sera ramené au Kentucky et inhumé dans le tombeau de sa famille.

M. Eustis souffre dans le moment d'une bronchite; et la nouvelle de la mort de sa femme lui a causé une si pénible impression, que son état s'est aggravé au point de le mettre dans l'impossibilité de quitter Paris.

LE VRAI ROI DE ROME.

Il vient de mourir à Arezzo (Italie), à l'âge de quatre-vingt cinq ans, un vieillard, qui se disait le vrai roi de Rome, le vrai fils de Marie-Louise et de Napoléon Ier. Il avait, du reste, avec celui ci une ressemblance assez grande, qui s'accentuait lorsqu'il coupait ses moustaches. Il portait au front une légère cicatrice, due au forceps auquel on aurait eu recours pour la délivrance de Marie-Louise. Ses cartes de visite portaient: "*Napoleone, re di Roma sacrificato.*"

Voici, du reste, comment il expliquait son histoire: Sa mère aurait voulu le soustraire aux périls que pouvait lui faire courir son titre de fils de Napoléon Ier. Elle l'aurait caché et lui aurait substitué l'enfant qui mourut quelques années après en Autriche. Puis il aurait été confié à un moine, appelé Capelli, qui devait prendre soin de lui et faire son éducation. Ce moine lui aurait révélé son nom et c'est en effet celui que le prétendu roi de Rome portait officiellement.

Capelli ne cessait de répéter à son pupille qu'il serait appelé un jour à une brillante fortune. Mais, comme elle tardait à venir, le jeune prince en avait été réduit à se faire cuisinier. C'est la profession qu'il a exercée toute sa vie. Il apporta dans l'exercice de ce modeste métier tant de tact, de réserve et d'honnêteté, que son maître, en mourant, lui laissa une petite pension viagère, dont il vivait.

L'ODORAT DE M. DE BISMARCK.

Voici une anecdote que raconte lord Russell sur M. de Bismarck,

C'était en 1870, à Versailles. Lord Russell devait avoir une entrevue avec M. de Bismarck et attendait que le comte d'Arnim, qui depuis, mais a ore.... lui cédât la place.

Il vit bientôt le comte sortir, puis tirer aussitôt son mouchoir de sa poche et s'éventer fébrilement.

—Non, disait le comte d'Arnim, je ne comprends pas comment M. de Bismarck peut supporter une atmosphère pareille. Sa chambre est pleine d'un nuage de tabac si épais qu'on le pourrait couper au couteau.

"J'en ai les yeux tout pleins de larmes. Enfin, il a paru s'en apercevoir et il a ouvert la fenêtre."

Lord Russell prit congé du comte d'Arnim et pénétra à son tour dans le sanctuaire. Aussitôt le chancelier:

—Cela vous gêne-t-il que je laisse la fenêtre ouverte ? J'ai été obligé de l'ouvrir, parce que je n'y tenais plus. Cet Arnim est tellement parfumé que c'en est un véritable supplice. Comment peut-il vivre dans une pareille atmosphère ? Tenez, maintenant encore, j'ai le nez tout plein de cette abominable odeur.

Une députation de femmes.

En 1848, M. de Lamartine reçoit un jour, à l'Hôtel de Ville, une députation de Vésuviennes, femmes du peuple, aux allures farouches, et qui n'étaient pas sans analogie avec les tricoteuses de néfaste mémoire.

La bande des mégères avait envahi le cabinet de M. de Lamartine. Il se présente à elles, les interroge:

—Citoyen, répond l'une d'elles, les Vésuviennes ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes cinquante ici, et au nom de toutes les autres, nous avons mission de t'embrasser.

Elles n'étaient pas belles. Le poète eut alors une inspiration. Il s'avança vers les Vésuviennes et leur dit:

—Citoyennes, merci des sentiments que vous me témoignez. Mais laissez moi vous le dire: des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes, elles sont des hommes. Entre hommes, on ne s'embrasse pas; on se tend la main.

Et c'est ainsi que M. de Lamartine évita cinquante accolades qui répugnaient à sa nature délicate.

"BRILLANTE ACTION"

NOUVELLES DÉPÊCHES SUR LA PRISE DE TANANARIVE.

Voici la dernière dépêche reçue de Tananarive au Département de la Guerre:

Office de Port-Louis, *via* Malte.

Guerre, Paris, de général Duchesne.

"Après vifs engagements d'avant-garde et d'arrière-garde, livrés les 28 et 29, et qui m'ont amené à Hafi, j'ai attaqué, hier 30 septembre, les crêtes immédiatement à l'est de Tananarive fortement défendues.

"Ai formé deux colonnes commandées: celle de gauche, débordante, par le général Metzinger; celle de droite, formant pivot, par le général Voiron.

"L'attaque a été chaude et compliquée à droite par une attaque sur nos derrières.

"A 2 heures seulement, observatoire et crêtes Andrainarivo ont été pris par première brigade, pendant que général Voiron occupait crêtes nord.

"Batteries établies palais et nord ville, ayant alors ouvert feu, ai prescrit commencer bombardement et allais lancer six colonnes d'assaut, quand parlementaires sont venus demander suspendre hostilités.

"Ai imposé occupation ville où quatre bataillons et une batterie sont entrés immédiatement avec général Metzinger.

"Général Voiron occupe crêtes Est avec reste troupes et artillerie.

"Ce matin ai fait entrée officielle Tananarive et suis installé résidence générale presque intacte.

"Négociations paix ont commencé et traité était signé dès ce soir. Je procède au désarmement.

"Quatre officiers blessés. Trois tirailleurs algériens, deux haussas, un soldat du 200e, un légionnaire tués. Environ cinquante blessés.

"Troupes guerre et marine ont montré énergie et vigueur au-dessus de tout éloge.

"Quatre canons pris à la baïonnette.

"La reine vient de ratifier ce soir même traité signé par ses plénipotentiaires."

Combats dans les rues.

D'autre part, l'*Agence Havas* communique la dépêche suivante de Majunga:

"Les porteurs de dépêches du général Duchesne arrivent à Tsimainondry. Ils donnent des nouvelles qui remontent à douze jours.

"Le combat du 30 septembre, à la suite duquel Tananarive a été occupée, fut sérieux; il se prolongea, ajoutent les bourjanes, sur un espace de trois lieues, jusque dans la ville même, et un obus atteignit le palais royal.

"Le général Duchesne a adressé un ordre du jour pour remercier les troupes au nom de la France.

"Le général Metzinger, gouverneur militaire de Tananarive, s'occupe d'organiser l'administration."

Nous sommes renseignés par l'"action brillante" dont le général Duchesne parlait dans sa dépêche annonçant la prise de la capitale de la reine.

On remarquera que dans le télégramme adressé au ministre de la guerre le général signale que la "résidence générale est presque intacte", et que dans la dépêche Havas il est question d'un "obus qui a atteint le palais royal". En outre, les blessures reçues par nos officiers et nos soldats montrent que, cette fois, les Hovas se sont vigoureusement défendus.

Prise de Farafate.

D'un correspondant.—Les troupes françaises se sont emparées de Farafate le 10 octobre.

Le succès a été éclatant.

Cette dépêche a besoin d'être complétée. Le contre-amiral Bienaimé, on le sait, était arrivé le 28 septembre devant Tamatave, sur le *Primauguet*. Son rôle était de dégager la route de Tamatave à Tananarive, soit 176 kilomètres, afin d'assurer de ce côté de l'île le ravitaillement de la colonne du général Duchesne dans la capitale.

L'action contre Farafate, situé à une portée de canon de Tamatave, et qui était le camp retranché des Hovas, a été exécutée par une action d'ensemble des bâtiments de la division navale de l'océan Indien, de la garnison de Tamatave, renforcée d'éléments amenés de Diego-Suarez par l'amiral Bienaimé, et des compagnies de débarquement. La garnison de Tamatave, sous les ordres du colonel Gioveltina, étant très éprouvée par la fièvre, l'aviso le *Papin*, qui se trouvait à Zanzibar, reçut l'ordre d'aller prendre des troupes de renfort à la Réunion. L'amiral n'engagea donc le feu que lorsqu'il eut tout son monde sous la main; c'est ce qui explique que, le 29 septembre devant Tamatave, il n'a pris Farafate que onze jours plus tard. Il est bien certain, en effet, que l'affaire n'a duré que quelques heures.

On peut se demander pourquoi le contre amiral a continué les hostilités, le 10 octobre, bien que la paix ait été signée le 30 septembre. Le contre-amiral n'a peut être pas eu de dépêche du général Duchesne, qui avait reçu l'ordre du gouvernement de faire connaître à Tamatave l'entrée des troupes à Tananarive, il est possible encore qu'il ait été arrêté par la résistance d'ennemis qui s'illusionnaient sur leur propre valeur. Une dépêche prochaine vous renseignera de façon plus complète.

Quoi qu'il en soit, la route est maintenant libre, et les Hovas, désormais soumis, n'oseraient faire défense aux porteurs, leurs esclaves, de transporter les approvisionnements destinés au corps expéditionnaire. Le contre-amiral Bienaimé a amassé, à Tamatave, depuis un mois, de grandes quantités de farine et de liquides.

PETITES VÉRITÉS.

Si Machiavel avait fait une politique pour l'amour, il aurait dit aux hommes: "Faites aux femmes ce que vous ne voudriez pas qu'elles vous fissent."

Savoir bien danser, c'est donner une âme à des jambes; savoir parler, c'est donner une âme à des mots. Un bon danseur a donc autant de peine qu'un bon parleur, et il a sur ce dernier l'avantage énorme qu'il ne blesse jamais personne, hormis soi-même.

Nos jeunes gens:

Mme de Ramponeau a un fils qu'elle veut absolument marier:

—C'est un charmant garçon, ma chère, et si bien conservé!

—Comment cela, conservé ?

—Dame, il a vingt-sept ans et il n'est pas encore chauve.

L'IMPERATRICE D'AUTRICHE.

Nous apprenons qu'Elisabeth-Amélie-Eugénie, impératrice d'Autriche, est gravement malade.

L'impératrice paraît beaucoup plus jeune qu'elle n'est. Elle est née le 24 Décembre 1837; a épousé François Joseph en 1854, et en a eu trois enfants: l'archiduchesse Giselle-Louise Marie, mariée au prince Léopold de Bavière; l'archiduc Rodolphe-François-Charles-Joseph, prince Impérial, marié à la princesse Stephanie, de Belgique, mort en 1889; et l'archiduchesse Marie-Valérie-Mathilde-Amélie.

AMUSEMENTS EN FAMILLE.

Moyen de produire de la glace instantanément

Prenez un verre de mouture et touchez avec la partie convexe de l'eau placée dans un vase quelconque, de manière qu'une goutte reste suspendue au verre: versez ensuite goutte à goutte de l'éther dans le verre de mouture lui même en soufflant légèrement.

L'évaporation rapide de l'éther rendra le verre si froid que la goutte d'eau encore adhérente en sera congelée.

"Pour faire courir un œuf,"

Vous videz un œuf par le moyen d'une paille qui vous sert à pomper tout ce qu'il y a dedans. A l'aide d'un petit trou que vous y avez fait, vous y introduisez ensuite un grillon vivant, et vous rebouchez le trou de la cire blanche, ou un morceau de papier que vous collez dessus, et vous le mettez dans une assiette avec d'autres œufs pleins et prêts à servir.

Au bout d'un instant, la chaleur des autres œufs, qui se communique à celui-là, anime le grillon, qui commence à s'agiter dans l'œuf et le fait rouler, au grand étonnement des convives.

CONSEIL AUX MENAGERES.

Rien n'est plus facile à préparer soi-même que le liquide vendu dans le commerce sous le nom d'"eau de cuivre" et qui est destiné à nettoyer immédiatement tous les objets de ce métal.

Pour un litre d'eau de rivière, on fait fondre 30 grammes d'acide oxalique et on ajoute trois cuillerées d'esprit de vin et deux cuillerées d'essence de térébenthine.

On met le liquide en bouteilles et dans un endroit obscur.

Pour s'en servir, on frotte légèrement le cuivre avec cette préparation, et on essuie vigoureusement avec un linge sec; le brillant apparaît tout de suite.

UNE REMARQUE CURIEUSE.

A propos de la réouverture des cours du Conservatoire, une remarque curieuse.

Depuis cent ans que le Conservatoire a été fondé, il n'a eu que quatre directeurs:

Sarrette,
Cherubini,
Auber,
Ambroise Thomas.

Par les temps troublés où nous vivons, une pareille inamovibilité fait rêver.

Ambroise Thomas, Auber et Cherubini sont bien connus de nos contemporains.

Quant à Sarrette, c'est lui qui eut l'honneur de faire le discours pour la cérémonie d'inauguration le 20 octobre 1796. Sarrette, qui avait été le promoteur infatigable de la fondation du Conservatoire, en avait été nommé directeur —et c'était justice!

Il le dirigea jusqu'en 1815, année où le gouvernement de la Restauration le remplaça.

Il vécut dès lors—très longtemps—dans la retraite, puisqu'il ne mourut qu'en 1858.

Il avait quatre-vingt douze ans.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 octobre 1895.

I.—Après fortune faite, cinquième partie, par M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française.
II.—Le 20 septembre à Rome.—Impressions d'un témoin.
III.—Dégénérescence ! Le passé et le présent de notre race, par M. Alfred Fouillée, de l'Académie des Sciences morales.
IV.—De l'organisation du suffrage universel.—Combinaisons, par M. Charles Benoist.
V.—Une page de l'Histoire des Mormons, par M. le comte Louis de Turenne.
VI.—La Doctrine artistique de Richard Wagner, par M. Houston Stewart Chamberlain.
VII.—La vie populaire dans l'Inde d'après les Rituels.—II. La vie publique, par M. Antoine Mathivet.
VIII.—Le legs philosophique de Pascal, par M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, de l'Académie Française.
IX.—Revue Littéraire: Un romancier des mœurs de la province, M. René Bazin, par M. René Doumic.
X.—Revue Musicale: "La Navarraise," de M. J. Massenet. A l'Opéra-Comique, par M. Camille Bellaigue.
XI.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.
XII.—"Les Tonailles," de M. Paul Hervieu, à la Comédie-Française.
XIII.—Bulletin Bibliographique.

Entre vieux barbons:

—Et votre neveu ?

—Un garçon d'une activité dévorante,

—Vraiment ?

—Il m'a dévoré 50,000 francs en dix-huit jours !

Le traité de Madagascar.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la dépêche datée de Paris que nous recevons et qui nous expose d'une façon fort claire les clauses du traité conclu à Madagascar, entre le représentant de la France et la reine Ranavalo III.

C'est, selon nous, sous le titre de protectorat, une prise de possession à peu près complète de l'île. Toutes les affaires étrangères seront traitées et résolues par la France.

Toutes les questions concernant les étrangers seront réglées par le résident général français. C'est ce même résident général qui a tout le contrôle de l'administration intérieure.

Quant aux traités qui ont été conclus, aux concessions qui ont été accordées dans le passé, la République n'en accepte pas la responsabilité—ce qui veut dire, en bon français, que pour elle, toutes ces choses sont à peu près nulles et non avenues.

La Reine ne peut contracter aucun emprunt sans l'autorisation du gouvernement français.

Enfin, la France se charge de la défense de Madagascar contre toute agression du dehors et de la protection de tous ses intérêts à l'extérieur.

Il est difficile, croyons nous, d'imaginer une soumission plus complète. Les interpellateurs du Palais Bourbon, si habiles qu'ils soient à épiloguer sur tout, auront, croyons nous, de la peine à critiquer ce traité.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Baie Saint-Louis.

Les Commissaires d'Election ont Terminé leurs Travaux.

Une Nouvelle Avenue.

Dépêche Spéciale à l'Abeille.

Baie St-Louis, Mississipi, 26 octobre—Le citoyen John Allen parlera au peuple du comté de Hancock lundi prochain 28 octobre, dans le palais de justice de Baie St-Louis.

Les commissaires d'élection, MM. Cooper Prentice et Oscar Leonard, de Pearlington, ont terminé leurs travaux, au point de donner à l'imprimeur les noms des candidats de la liste officielle, pour les tickets et autres papiers nécessaires à une élection.

M. W. W. Stockhill, élu aux élections démocratiques préliminaires, est soumis à un examen par un comité nommé par le surintendant d'Etat, dans la salle du tribunal. Mme F. Saucier, qui fait partie du comité, est un ancien professeur et une femme de grande expérience et de beaucoup de talent.

L'addition Ulman à la Baie St-Louis a été délimitée, et une nouvelle et large avenue va être ouverte du rivage à l'arrière des Quarante Arpents.

Le nouvelle addition est située à environ un jiet de l'avenue Carroll.

Le révérend Black, de la Nouvelle-Orléans, prononcera demain un sermon à la Première Eglise épiscopale de la rue Main.

Nouvelles Etrangères.

Réconciliation entre l'Empereur Guillaume et son frère Henri.

Presse Associée.

Londres, 26 octobre—Comme il a été prédit il y a quelque temps, la reine d'Angleterre et l'ex-impératrice Frédéric ont amené une réconciliation entre l'empereur Guillaume et son frère, le prince Henri de Prusse, le populaire capitaine du cuirassé Wœrth.

Le départ subit du prince pour l'Allemagne, la semaine dernière, est la preuve de la réconciliation des deux frères.

Exclusion des étrangers de l'école navale anglaise.

Presse Associée.

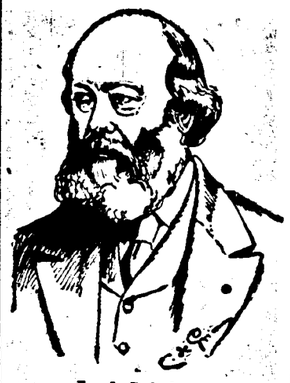
Londres, 26 octobre—A l'avenir, les officiers de la marine américaine n'auront plus le privilège de faire des études à l'école navale de Greenwich.

L'amirauté va lancer un ordre interdisant l'admission de tout officier étranger à l'école navale ou à bord des navires de la flotte britannique.

Cet ordre ne vise pas spécialement une nation mais l'Amérique et le Japon seront les plus atteintes, car depuis longtemps ces deux pays envoient de jeunes officiers à Greenwich pour suivre les cours pendant deux ans.

Les seuls étrangers admis à l'avenir seront deux diplômés d'Annapolis et un officier japonais.

L'ordre ne s'applique cependant pas à ceux qui sont déjà admis, mais il [illegible] les futurs postulants.



Lord Salisbury.

Les bruits de sa retraite sont démentis.

Presse Associée.

Londres, 26 octobre—Le bruit de la résignation par lord Salisbury, premier ministre et ministre des affaires étrangères, du premier de ces postes pour le céder au marquis de Dufferin et Ava, ambassadeur d'Angleterre à Paris, est démenti par la publication de la lettre de démission de ses fonctions de "gardien des cinq ports," conférée à ce dernier par le marquis de Salisbury.

Dans cette lettre, le marquis de Dufferin annonce qu'à l'expiration de sa carrière officielle, l'été prochain, il se propose de résider presque continuellement en Irlande.

Les mines d'or de l'Afrique.

La panique en Angleterre.

Presse Associée.

Les valeurs des mines d'or de l'Afrique du Sud ont causé une grande excitation cette semaine, et ont été, mercredi dernier, aussi près de la débâcle que depuis le commencement de la panique.

La liquidation, qui a commencé aujourd'hui, était naturellement attendue avec anxiété, quoiqu'on ne prévoyait aucune faillite importante.

Barney Barnato, le "Roi des Kaffirs," reproche aux agents de change d'avoir permis aux spéculateurs peu solides de dépasser leur moyens et d'avoir ainsi causé une crise qu'il a empêchée de se changer en calamité en sacrifiant $15,000,000.

Entre temps, Barnato a envoyé $75,000 au lord-maire de Londres pour être distribués parmi les pauvres qui souffrent de l'arrivée soudaine du froid.

LE TRAITÉ SINO-RUSSE.

Les commentaires des journaux anglais.

Presse Associée.

Londres 26 octobre—La dépêche alarmante de Hong Kong publiée hier par le *Times*, annonçant que la Russie, par un traité conclu récemment avec la Chine, a acquis le droit de stationner sa flotte à Port Arthur et de construire un chemin de fer reliant ce port à Vladivostock, demeure le principal sujet des commentaires des journaux anglais, malgré le fait qu'elle n'a pas encore été confirmée par le Foreign Office.

La *Gazette de Westminster*, commentant cette après midi les affaires d'Extrême-Orient, fait remarquer que, dans son opinion, une excellente occasion est offerte aujourd'hui de commencer ce qu'il décrit comme "l'union dans la haute diplomatie des Etats-Unis et de l'Angleterre, que tous les penseurs du monde de langue anglaise regardent avec confiance comme certaine d'être consommée dans l'avenir.

L'Amérique, comme nous, est une puissance pacifique, continue le journal. Depuis des années, elle a suivi avec intérêt les progrès du Japon, de la Corée et de la Chine. Les intérêts de John Bull et du cousin Jonathan sont identiques. Aucun d'eux ne veut détruire le statu quo; tous deux désirent obtenir une part équitable des avantages commerciaux qui sont offerts.

Si la dépêche au *Times* est confirmée et si les conseillers du Tsar persistent malheureusement à troubler l'équilibre du pouvoir en Extrême-Orient, le Japon s'adressera à ses amis qui sont, évidemment, la Grande Bretagne et les Etats-Unis.

La légère anxiété qui règne au Foreign Office en ce moment, serait largement payée si elle conduisait à considérer la diplomatie future et les relations maritimes du vieux pays et de ses vaillants fils d'outre-Atlantique, et à comprendre que le monde de langue anglaise peut mieux employer sa puissance qu'à des chamailles sur des affaires aussi insignifiantes que les frontières et les obligations du Vénézuela et du Nicaragua.

Troubles à la Jamaïque.

Presse Associée.

Kingston, Jamaïque, 26 octobre—Les "Marrons" qui se sont récemment emparés de force des forêts de Fuller, sur la Rivière Noire, refusent de se soumettre à l'injonction de la Cour Suprême leur défendant de couper des bois, obtenue contre eux par le gouvernement, et continuent à abattre des arbres et à se moquer des autorités.

Le gouvernement hésite à prendre une décision, et on s'attend à des troubles d'un moment à l'autre.

Les Marrons des montagnes Nègres prétendent qu'ils sont propriétaires de ces terres, mais le gouvernement s'oppose à leur réclamation.

Arrestation de fonctionnaires japonais suspectés de complicité dans l'assassinat de la reine de Corée.

Presse Associée.

Yokohama, 26 octobre—D'après des dépêches de sources locales, Miura, ancien ministre du Japon en Corée, et d'autres fonctionnaires japonais partis sous escorte de Séoul après l'assassinat de la reine, ont été arrêtés à leur arrivée à [illegible] comme complices du com-

Mort de Mme James B. Eustis.

Presse Associée.

Paris, 26 octobre — Mme James B. Eustis, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris, est morte soudainement ce matin à Rotooth, Irlande, d'une maladie de cœur. Elle n'était malade que depuis quelques jours.

M. Eustis a reçu la triste nouvelle inattendue à l'ambassade.

Au moment de sa mort, Mme Eustis était en visite à la résidence de campagne de son neveu, William Eustis.

Son mari venait d'être prévenu de sa maladie et il se préparait à partir pour l'Irlande quand il a reçu la fatale nouvelle, aujourd'hui à midi.

L'ambassadeur souffrait d'une attaque sérieuse de bronchite, et il a été tellement frappé de la mort de sa femme que son état s'est empiré. Toutefois, si ses médecins le lui permettent, il se rendra en Irlande.

Les funérailles auront probablement lieu à Rotooth, et le corps sera embarqué à Queenstown pour les Etats-Unis.

LES AFFAIRES D'ORIENT.

La Commotion en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 26 octobre—La Grande Bretagne a été jetée hier dans une grande commotion par la crainte de la guerre causée par la dépêche de Hong Kong au *Times*, annonçant une tentative de la Russie pour obtenir la haute main dans les affaires de la Chine.

La perspective de la guerre et le froid se disputent le monopole de l'attention publique, mais c'est la première qui semble l'emporter.

Beaucoup de personnages dont l'opinion a une grande valeur n'hésitent pas à déclarer que la Grande Bretagne, si les nouvelles d'Orient sont confirmées, va se trouver en face d'une crise aussi grave que celle qui a précédé la guerre allemande.

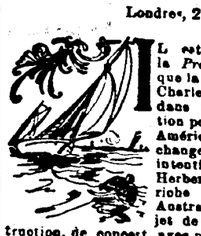
Les diplomates n'ont pas encore recouvré leur calme d'esprit si rudement troublé, et il semble qu'ils ne le recouvreront pas d'ici quelque temps.

La Coupe Américaine.

Un concurrent Australien.

Presse Associée.

Londres, 26 octobre.



Il est annoncé par la *Presse Associée* que la rentrée de Charles D. Rose, dans la compétition pour la Coupe Américaine, ne changera pas les intentions de M. Herbert Moir, le riche négociant Australien, au sujet de la construction, de concert avec un syndicat, du yatch Westralia, dans le but de porter un défi pour 1896.

Les Australiens de l'ouest vont prendre part à un grand banquet présidé par un noble sportman distingué en novembre prochain, et on pense qu'une déclaration formelle sera faite au sujet du Westralia. Il est virtuellement décidé que le yatch sera construit sur la Clyde.

Nouvelles Américaines.

Le conflit entre les autorités de la Guyane Britannique et le gouvernement de la Métropole.

Le Rappel du gouverneur général.

Presse Associée.

Washington, 26 octobre—Le refus par les autorités de la Guyane Britannique à une majorité de 10 contre 8, de l'avis du ministre Chamberlain de l'envoi de canons Maxim pour la défense de la frontière entre la colonie et le Vénézuéla, comme l'a exclusivement annoncé la *Presse Associée*, excite un grand intérêt dans les cercles officiels et diplomatiques.

On déclare que c'est une mesure des plus rares pour un gouvernement colonial de repousser l'avis de la Métropole dans une question importante de politique générale.

Il paraît qu'à la suite de la décision adverse des autorités de la Guyane britannique, le Foreign Office a enjoint au gouverneur général de la colonie, Sir Charles Lees, de partir pour Londres.

Il est établi que cette instruction du gouvernement est équivalente à un rappel, et on estime qu'elle indique la désapprobation par les autorités de Londres de l'inhabileté du gouverneur général à exécuter la politique de M. Chamberlain.

Les fonctions de gouverneur général comportent une telle dignité qu'il n'est pas d'usage de rappeler les titulaires à Londres simplement pour les consulter. Tous ceux qui sont en mesure d'être des mieux informés croient qu'il est positif que Sir Charles a été rappelé, et que l'action du conseil de la colonie est la cause directe de cette mesure.

Le gouverneur est parti de Demerara pour Londres.

L'ultimatum de l'Angleterre n'est pas encore arrivé à Caracas. L'opinion à Washington est qu'il a été envoyé à Berlin, et de Hambourg à La Guyane par un steamer, et comme le voyage prendra de deux à trois semaines, il arrivera ces jours-ci au Vénézuéla.

C'est lundi prochain la fête de Bolivar, la fête nationale du Vénézuéla, et on croit que le président Crespo saisira cette occasion pour annoncer les nouveaux membres de son cabinet, y compris le ministre des affaires étrangères.

Mort d'une centenaire dans l'Alabama.

Presse Associée.

Birmingham, Alabama, 26 octobre—Mme Rebecca Graham, morte à l'âge de 103 ans, a été enterrée hier. Ses quatre filles veuves, dont la plus jeune a soixante-huit ans, cinquante petits-enfants, cent arrière-petits-enfants et huit enfants de ses arrière petits-enfants ont assisté aux funérailles.

Mme Graham était la personne la plus âgée de l'Alabama.

Elle résidait au même endroit depuis quatre-vingt-cinq ans.